

## SAÛL ET DAVID

---

*« L'esprit de l'Éternel se retira de Saül, et un mauvais esprit, envoyé par l'Éternel, le troublait. »*

*(I, Samuel, XVI, 14.)*

*« Alors David dit à Nathan : j'ai péché contre l'Éternel. Et Nathan dit à David : l'Éternel aussi a fait passer son péché, tu ne mourras point. »*

*(II, Samuel, XII, 13.)*

J'ai été souvent frappé du contraste que présentent ces deux destinées de rois, Saül et David. On ne peut commencer d'une manière plus semblable pour finir d'une manière plus opposée. Tous deux enfants obscurs d'Israël, tous deux doués de cette beauté du visage qui chez les peuples primitifs exerce tant de prestige, ils reçoivent du prophète Samuël

et, par lui, de Dieu même cette royauté théocratique que le peuple a demandée dans un jour d'entraînement, ne sachant pas se contenter de la royauté invisible de son Dieu. Tous deux commettent des fautes graves et, à vues humaines, il semble que la chute de David soit plus profonde et son iniquité plus révoltante que celle de Saül. Mais c'est à partir de ce moment qu'éclate et s'accroît la différence. Tandis que Saül reste dans son péché sans repentance, sans réaction énergique contre le mal ; tandis que son état moral s'aggrave et suit la progression fatale du péché ; tandis que s'accomplit la parole mystérieuse de notre texte : « L'esprit de Dieu se retira de Saül et un mauvais esprit, envoyé par l'Eternel, le troublait, » David convaincu de meurtre et d'adultère par la parole courageuse du prophète Nathan, David nous étonne par la sincérité et l'énergie de son repentir. Voilà l'explication de ces deux destinées si différentes ; voilà le secret de ces voies opposées de Dieu qui s'éloigne du pécheur endurci et qui rend la main au pécheur repentant.

Nous voulons vous montrer, mes frères, dans la vie de Saül tout ce qu'a entraîné de souffrances, de désordre et d'impuissance morale, l'absence du re-

pentir, — et tous les fruits de relèvement qu'a produits dans le cœur et dans la vie de David la sainte douleur d'avoir offensé Dieu.

Les débuts du règne de Saül sont heureux : il se montre humble et fidèle en même temps que courageux et magnanime. Mais bientôt deux fautes graves le détournent de l'Éternel : la première consiste à usurper dans une circonstance solennelle la fonction de sacrificateur malgré l'ordre de Samuel ; la seconde à épargner une partie du butin d'Hamaïlek qu'il aurait dû détruire à la façon de l'interdit. Désobéissance, orgueil, mensonge, cupidité, voilà les péchés que renferment ces deux actes de la vie de Saül. C'est alors que le prophète prononce sa déchéance et lui déclare que la royauté passera à un homme meilleur que lui.

Certes, si Saül prenant le sac et la cendre, se fût humilié devant l'Éternel, Dieu aurait maintenu peut-être le châtiment du roi coupable pour montrer à son peuple combien il hait la désobéissance ; mais il eût pardonné à l'âme de Saül, et cette âme placée sous la double bénédiction du repentir et du pardon se fût relevée pour monter bien haut dans

l'échelle morale. Nous l'aurions vu accepter en silence le choix anticipé de son successeur, aimer avec abnégation le fils d'Isaï, et l'initier lui-même aux graves responsabilités du trône.... Mais non, Saül ne se repent pas; s'il pleure c'est sur la perte de sa royauté, il ne s'afflige pas d'avoir offensé l'Eternel. Dès lors une sombre mélancolie s'empare de lui; son âme, par un juste jugement de Dieu, se ferme à l'esprit d'en haut et s'ouvre à l'esprit du mal; des terreurs soudaines le saisissent, un malaise profond le travaille; une habitude funeste de défiance aigrit son caractère et empoisonne sa vie. Nous nous souvenons tous de l'impression produite sur nos cœurs d'enfant au long récit de cette haine froide et réfléchie que Saül porte à son rival. En vain c'est ce jeune berger qui réussit seul, par les doux sons de sa harpe, à calmer sa fureur. En vain Jonathan essaie d'interposer son affection chevaleresque entre son père et son ami. En vain la générosité de David coupant dans la caverne d'Hadullam un pan du manteau de Saül arrache cette parole à son persécuteur : « Tu es meilleur que moi ! » La haine est la plus forte : implacable comme la jalousie dont elle est le fruit, elle devient une passion aveugle dont Saül n'est plus que le malheureux esclave.

Je ne sais quelle tristesse nous saisit lorsque nous voyons cette âme fermée à tout bonheur comme à toute bienveillance, sombre et désolée comme la destinée qui l'attend. Un jour que les Philistins menacent les frontières du peuple de Dieu, le roi, inquiet et troublé, consulte l'Eternel. Mais le ciel reste fermé pour celui qui a endurci son cœur. L'Eternel ne lui répond « ni par un songe, ni par l'Urim et le Thumim, ni par la voix des prophètes. » Alors cette âme désespérée, qui a perdu toute communion avec Dieu, se jette du côté de la superstition. Saül qui avait chassé, aux jours de sa fidélité, les magiciens et les enchanteurs, s'en va de nuit, sous un déguisement qui trahit sa mauvaise conscience, consulter la pythonisse d'Endor ; celle-ci évoque l'ombre irritée du prophète Samuel, et Saül revient dans son camp, vaincu d'avance par la terreur. Quelques jours après, la bataille s'engage, ardente, acharnée : tout l'effort des Philistins se porte sur la montagne de Gelboa que le roi occupe avec ses gens d'élite. Il voit tomber ses trois fils percés de flèches à ses côtés. Lui-même, dangereusement blessé, demande à son écuyer de lui donner la mort : celui-ci refuse, et Saül désespéré se jette sur son glaive, terminant par un suicide sa triste destinée.

C'est là, dites-vous peut-être, une bien vieille histoire. Quel rapport peut-elle avoir avec nous, hommes du XIX<sup>e</sup> siècle?... Vous ne voyez pas les rapports, et moi je suis frappé des analogies et des rapprochements. Oubliez les temps, les lieux, le titre de roi, et dites-moi si beaucoup d'existences, égarées, perdues, ne l'ont pas été comme celle de Saül pour s'être soustraites au repentir.

Ce jeune homme a appelé légère sa première chute, il en a souri au lieu d'en pleurer. De longues années se sont écoulées depuis... mais voyez les ravages des passions sur ce front sombre et flétri, voyez ce cœur desséché où tarissent les sources de la vie, cette impossibilité de poser la pierre sacrée d'un foyer et d'être un homme utile à son pays... Le mal, semblable à cet insecte d'une fécondité redoutable qui, dans les entrailles de la terre, anéantit toute récolte, le mal s'est emparé de son âme et l'a dévorée dans ses racines. Ce n'est plus qu'un arbre mort « prêt à être coupé et jeté au feu ».

Ce criminel dont les sinistres aventures viennent se dénouer sur le banc des assises et sur les marches d'un échafaud, cette femme tombée à laquelle la charité chrétienne cherche encore à tendre la main dans la dernière abjection où elle est réduite

— ils n'ont pas résisté à un premier entraînement, ils ont étouffé la voix de leur conscience ; et si nous pouvions entendre leurs confidences lamentables, ils nous diraient : Pourquoi n'ai-je pas pleuré sur mon premier égarement, pourquoi ne me suis-je pas souvenu de ma mère et de la prière qui plana sur mon berceau ?... Mais non, j'ai laissé s'éteindre une à une toutes les lumières de mon âme ; et maintenant la fatalité du mal m'a vaincu et j'ai roulé au fond de l'abîme !...

Ah ! vous croyez, mes frères, que c'est là une histoire d'autrefois, je vous dis qu'il n'en est pas de plus actuelle et de plus contemporaine.

Saül ne s'est pas humilié devant son Dieu parce qu'il n'a pas senti la gravité du péché. Et n'est-ce pas là l'état d'âme d'une foule d'hommes de cette génération ? Le péché, qui en souffre ? qui en pleure ? qui en maudit les chaînes honteuses ? J'entends des gémissements monter de la terre ; j'entends des chants de nos poètes qui sont « de purs sanglots », mais je n'entends pas le cri de la conscience : nous avons péché ! L'idée même du péché s'est affaiblie, effacée, elle a disparu. Les philosophes spiritualistes n'en parlent pas ; parcourez leurs ouvrages, cette question ne les a pas même effleurés ! Et quand

d'autres philosophes plus hardis, plus logiques, ont rencontré ce problème sur le chemin de leur pensée, ils ont nié le péché ; ils y ont vu une nécessité de notre nature, une imperfection inévitable, une phase obligée du développement humain. Le repentir n'est plus qu'une illusion généreuse : étonnez-vous, avec de telles théories, de l'affaissement de la conscience moderne !

Saül nous laisse voir une âme à la fois faible et violente qui ne peut supporter l'infortune ; lorsque Dieu prononce sa déchéance, il s'abandonne à une sombre mélancolie. — Et ne reconnaissez-vous pas à ces traits les hommes de notre génération consumés de désirs, altérés de jouissances, et qui, lorsque ces satisfactions leur sont refusées, passent des ardeurs de la fièvre aux langueurs de l'accablement ? Ne voyez-vous pas le noir souci habiter leurs demeures ? N'êtes-vous pas témoins de cet énervement, de ce manque de franche et forte gaîté, de ces mélancolies impuissantes qui caractérisent notre temps ?

Le faible Saül se montre haineux et cruel parce qu'il est jaloux. Il s'acharne contre ce jeune David qui n'a d'autre tort que d'être l'élu de l'Eternel, et que l'Eternel dérobe à ses coups. — Et ne voyez-

vous pas que l'envie, la jalousie, la haine sont essentiellement de notre époque ? Ce combat pour la vie que Darwin voit se livrer sans trêve et sans merci dans la nature inférieure et dans le monde animal, je le trouve, moi, dans le monde humain. Nous sommes moins raffinés et moins cruels ; d'ailleurs nous ne sommes pas des rois qui peuvent exécuter leurs sanglantes fantaisies. Mais dans ce temps de concurrence ardente et d'ambitions surexcitées, comme on souhaite la chute d'un rival, comme on travaille à l'abaisser et à le réduire, comme on lui livre, sans se compromettre, une guerre d'extermination !

Saül sans avenir du côté de la terre, sans espoir du côté du ciel, s'en va consulter les puissances des ténèbres... Vous croyez que nous n'en sommes pas là ? Et moi, je vous dis que cette génération qui a trompé en elle la soif de l'infini sans pouvoir s'en affranchir, oscille entre l'incrédulité et la superstition. Ceux qui s'appellent des esprits forts sont souvent crédules comme des enfants, et ne vous étonnez pas si un jour une terreur malade jette ceux qui ne croient pas en Dieu dans les bras des magiciens et des enchanteurs de notre temps. Le spiritisme, avec ses inepties, fleurit à côté du positivisme dans notre civilisation moderne.

Saül enfin, vaincu par la destinée, se donne la mort. — Et n'est-ce pas un dernier trait de ressemblance entre cet homme qui vous semblait légendaire et la génération contemporaine ? Quand l'épidémie du suicide a-t-elle fait plus de ravages ? Regardez cette ouvrière qui allume un réchaud dans sa mansarde, ou cet infortuné qui se penche sur l'eau profonde dont les flots tournoyants semblent l'appeler... Le ciel vide de Dieu est fermé au-dessus de leur tête ; la terre, leur idole, est nue et déserte ; « la tristesse selon le monde qui produit la mort » envahit leur âme... il ne leur reste que le néant auquel ils demandent un affreux refuge !...

Etudions maintenant une nature simple et antique, emportée dans ses égarements mais énergique dans sa réaction contre le mal, une âme candide et forte dans laquelle le repentir a un caractère de sincérité et de courage qui assure le relèvement et nous remplit d'admiration.

David, le jeune berger qui a chanté les louanges de Jéhovah, l'élu de l'Eternel qui a supporté avec tant de patience et de générosité la persécution de Saül, David devenu roi cède aux tentations du pouvoir absolu.

Un jour il porte le déshonneur dans la maison d'Urie, et ajoutant un crime à un autre crime, il expose lâchement à une mort certaine le brave guerrier toujours prêt à se dévouer pour lui. Puis débarrassé de son rival, il épouse Batsébah qu'il lui a ravie... Vous êtes épouvantés de sa chute et vous avez raison. Eh bien, il est une chose qui vous confondra plus que ces crimes eux-mêmes, c'est le calme que David peut conserver après les avoir commis. Oui, il peut jouir tranquillement et pendant de longs mois du fruit de son iniquité. Nous avons peine à croire que durant ses nuits le fantôme sanglant d'Urie n'ait pas hanté sa couche pour redire à son oreille royale ces deux commandements de la loi : « Tu ne tueras point, tu ne commettras point d'adultère. » Il en est ainsi cependant, et lorsque le prophète Nathan vient lui parler, sous le voile d'une parabole, de l'homme riche qui a ravi la brebis du pauvre... cette inconcevable éclipse de la conscience dure encore puisque le monarque s'écrie en condamnant le ravisseur : il a mérité la mort. Tout à coup Nathan se redresse, et avec un courage bien rare chez les prophètes qui habitent les maisons des rois, il le foudroie par cette apostrophe d'une netteté terrible : « Tu es cet homme-là. »

Moment solennel et unique pour l'âme de David ! Il peut, du droit que lui confère son titre de souverain, s'insurger contre le prophète qui ose, dans son palais même, le reprendre avec cette énergie. Il peut le chasser de sa présence et l'envoyer à la mort comme le feront un jour pour d'autres prophètes les Achab et les Jésabel. Il peut, comme Saül, s'éloigner de Dieu et consommer sa ruine.... Mais non, David ne le fera pas; il ne se séparera jamais de ce Dieu qu'il aime et qu'il craint malgré ses égarements. Il fera fléchir son orgueil de roi, il fera taire les excuses que peut lui suggérer l'esprit du mal, et tout ensemble naïf et fort comme le berger qui a vaincu le lion et ramassé les cailloux du torrent pour se mesurer avec Goliath, il s'écrie en tournant contre lui-même toute son énergie morale : « J'ai péché contre l'Eternel. »

« J'ai péché contre l'Eternel ! » Quelle parole simple et profonde ! Lorsque vous avez lu ce psaume cinquante-et-unième que l'Eglise a baptisé du nom de psaume de la pénitence, n'avez-vous pas admiré la grande âme qui s'y épanche en gémissements sublimes ? « J'ai péché contre toi, contre toi proprement et j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux. » David est déjà un homme de la nouvelle alliance par la

spiritualité de son repentir. Il comprend qu'il a offensé non-seulement la femme qu'il a entraînée dans sa chute, non-seulement le guerrier qu'il a fait périr, mais Dieu lui-même. Il sent que son offense a retenti jusqu'à lui et crie de la terre au ciel; et l'on croit entendre saint Paul laissant échapper, sous le regard qui depuis la scène de Damas semble le transpercer encore, cette confession brûlante : « Je suis le premier des pécheurs... Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Et lorsque, ne pouvant plus supporter le poids de son crime, David crie à son Dieu : « Purifie-moi avec l'hysope et je serai net... » puis, quelques instants après, sentant l'impuissance de cette purification légale : « Tu ne prends pas plaisir aux sacrifices, autrement je t'en donnerais, l'holocauste ne t'est point agréable, » — ne croyez-vous pas voir cette âme éperdue cherchant dans les profondeurs des cieux la victime suprême qui doit s'immoler un jour pour les péchés du monde ?

Noble et sainte douleur qui n'est pas un accès passager et stérile, mais un élan décisif qui va désormais livrer à Dieu l'âme de David, et placer sous l'influence de l'Esprit-Saint tout le reste de sa vie.

L'Éternel pardonne son péché au nom de sa miséricorde, mais il le châtie au nom de sa justice en lui redemandant l'enfant de Bathsébah. Voyez alors David, après une lutte violente, oindre sa tête, laver son visage et s'écrier devant cette dépouille glacée : « Il ne reviendra pas vers moi mais j'irai vers lui. » Ne reconnaissez-vous pas là cette âme qui, saisie d'une douleur divine, peut dompter les douleurs humaines et opposer au malheur les certitudes de sa foi? — Il vous apparaîtra plus grand encore lorsque, son fils Absalon s'étant révolté contre lui, il gravit, les yeux en pleurs, le front couvert de cendre, la montagne des Oliviers. Un de ses serviteurs ose insulter cette double majesté du trône et du malheur qui passe devant lui. Ses gardes fidèles veulent mettre à mort le traître. « Laissez-le faire, s'écrie le monarque humilié; n'est-ce pas l'Éternel qui lui a dit : Maudis David? » Où est l'orgueil du roi, où est sa révolte, où sont ses passions violentes? Je ne vois plus qu'une âme sur laquelle Dieu a repris son empire. — Assistez maintenant à la dernière scène de sa vie. Après avoir réuni les matériaux du Temple qu'il n'aura pas la gloire de construire, il présente au peuple son fils Salomon, ne demandant à Dieu que de lui donner un cœur sage, et il meurt « en

bonne vieillesse, » dit le livre des Chroniques, « rassasié de jours, de richesses et de gloire. »

Ce repentir est admirable, dites-vous peut-être, mais il est bien naturel après de tels crimes, et il correspond à des fautes exceptionnelles qui ne nous concernent pas.

Qui ne nous concernent pas, avez-vous dit? Est-ce que l'exemple de la chute de David, avec le commentaire de Jésus dans le sermon sur la montagne, n'a rien de commun avec vous? Est-ce qu'aux yeux de Celui qui voit une impureté dans une pensée ou dans un regard et un meurtre dans un sentiment de haine, vous n'êtes ni impur ni meurtrier? Dans les circonstances de David, sur la cime dangereuse du pouvoir absolu, auriez-vous été meilleur que lui? Mais passons.... Le péché, pour avoir pris d'autres formes, à cause des différences de temps, de milieu, de caractère, en est-il moins le péché? Avons-nous pensé à ce qui peut se cacher sous la surface correcte de notre vie, ou sous le manteau de nos vertus d'apparat, de vil égoïsme, d'indomptable orgueil, de médiocrité envieuse et haineuse, d'impure convoitise, de duplicité et de mensonge? Ah! si nous avions l'œil de Dieu pour

sonder ces replis tortueux de nos cœurs, il faudrait, comme le disait un chrétien, mourir de honte ou de pitié !

Eh ! bien, au sein de ce péché qui nous est commun à tous, n'offrons-nous pas au regard de Dieu le spectacle que présenta un moment David égaré, le calme dans le mal ? Combien d'hommes, au milieu de nous, tranquillement avarés, tranquillement impurs, tranquillement injustes, tranquillement idolâtres et éloignés de Dieu ? Vous-mêmes, chrétiens convaincus, n'avez-vous jamais connu ce calme fatal ? Sur tel ou tel point, n'avez-vous pas pris la triste habitude de transiger avec votre conscience ? N'y a-t-il pas telle part de votre vie que vous dérobez au regard de Dieu ? Chrétiens riches, n'avez-vous pas été, sans remords, durs ou tout au moins dédaigneux envers vos inférieurs ? Hommes d'affaires, n'avez-vous jamais pactisé avec la morale du monde sur la façon de s'enrichir ? Hommes de parti, en politique ou même en religion, n'avez-vous jamais fait usage de procédés que vous réprouveriez avec énergie dans la vie privée ?... Prenez garde, vous dirai-je avec un prédicateur moderne, « si le sang cessait de circuler dans un de vos membres, la gangrène ne tarderait pas à s'y mettre.

Dans la vie morale, le sang qui doit circuler également partout pour que rien ne se corrompe, c'est la pensée de Dieu, c'est l'esprit de sainteté<sup>1</sup>. »

Du moins David, après un inconcevable sommeil de sa consciencie, a offert à Dieu ce qu'il pouvait lui offrir, une âme désolée. Et nous, avons-nous connu le repentir ? Il faut nous entendre sur ce mot si souvent faussé par notre lâcheté morale.

Vous avez commis une faute et vous craignez qu'elle ne vous enlève l'estime publique nécessaire à votre situation, vous en éprouvez une vive peine. Votre chagrin n'est inspiré que par l'intérêt : ce n'est pas le repentir. Vous avez éprouvé des désenchantements dans le commerce du monde. Il vous sied de le quitter pour vivre dans la solitude. Votre orgueil a été froissé, votre cœur a souffert... ce n'est pas le repentir. Vous avez admis la notion du péché, compris à la lumière de la parole de Dieu que, condamnés par la loi, vous ne pouvez être sauvés que par la grâce ; c'est une théorie exacte, ce n'est pas le repentir. Femmes mondaines, vous vous êtes attendries à un sermon de semaine sainte : vous avez compris qu'il convenait d'interrompre votre

1. Colani. Quatre sermons prêchés à Nîmes en 1861.

vie ordinaire, et d'en déplorer le profane emploi... sauf à la reprendre à l'expiration de la période sacrée. Ah ! si vous saviez avec quelle ironie tel écrivain du jour traite ce simulacre de pénitence, plus fréquent, il faut le dire, dans une autre église que dans la nôtre ! Non, l'attendrissement même sincère, le regret vif mais passager n'est pas le repentir.

Le repentir est quelque chose de plus grand que tout cela ; c'est quelque chose de sérieux, de profond, de durable ; c'est une détresse de l'âme que rien de terrestre n'explique, que rien de terrestre ne console ; c'est cette secousse morale que vous avez vue se passer dans l'âme de David. Heure solennelle où l'homme, après le sommeil profond de sa conscience, après les vains palliatifs par lesquels il a essayé de la tromper, tourne enfin sur lui-même ce regard droit décidé à tout voir, cette main courageuse décidée à déchirer tous les voiles, où il compte toutes ses fautes, où il les nomme de leur vrai nom, où il les pleure avec amertume. Heure de désespoir, mais aussi de salut, car cette voie douloureuse n'a qu'une issue, la croix de Jésus-Christ, au pied de laquelle celui qui s'est condamné lui-même reçoit avec un pardon gratuit une

vie nouvelle, et passe de l'esclavage du péché au service de Dieu ! Heure décisive, car si nous ne devenons pas des David, nous pouvons devenir des Saül ; si nous ne voulons pas prendre avec le premier la route qui monte, nous pouvons prendre avec le second les routes qui descendent !

Mais ici une dernière objection m'attend. Exagération, mysticisme que tout cela ! Pourquoi cette secousse, qui n'est que l'ébranlement des imaginations faibles ? Pourquoi ce drame factice, qui n'est que la mise en scène de vieux dogmes théologiques ? Laissez-nous traduire en langage moderne ces doctrines surannées. Pour nous, nous croyons au progrès et nous essayons de le réaliser, sans tant de mystère, en nous élevant graduellement dans l'échelle morale. — Hélas ! où est-il, ce progrès tant vanté ? Je vois des hommes qui changent de passions et de vices en traversant les âges divers de la vie : je vois des hommes qui perdent plus qu'ils ne gagnent au cours des années : combien sont meilleurs à vingt ans qu'à quarante et s'amoindrissent au lieu de grandir ! Non, je ne crois pas au progrès moral s'accomplissant naturellement par la

seule volonté humaine : mais je crois à la conversion et au salut, je crois au repentir qui jette l'homme dans les bras d'un Sauveur et qui fait passer dans l'infirmité humaine la force de Dieu. J'y crois, parce que je crois à un Dieu libre qui voyant sa créature perdue et gémissante, intervient des cieux pour la relever. J'y crois, parce qu'à travers les siècles je n'ai vu jaillir que de ces sources profondes des vies vraiment saintes, de David à saint Paul, de saint Paul à saint Augustin, de saint Augustin à Luther, de Luther à Pascal, de Pascal aux grands chrétiens de nos jours.

A nous, croyants sincères, d'ouvrir courageusement nos âmes à cette religion du repentir et de la grâce, pour la faire pénétrer dans notre génération !

Nous avons à guérir un siècle travaillé par les doctrines les plus opposées et au sein duquel tend à s'effacer, de nuance en nuance, la différence entre le bien et le mal ; un siècle amolli par la recherche du bien-être, et qui redoute par-dessus tout l'effort viril et la lutte morale. Nous avons à guérir un peuple qui a pu, sous le coup de ses désastres, s'écrier : « Je souffre, » mais qui ne sait pas dire : « J'ai péché ! » Et ce peuple, lorsqu'il songe à déplorer ses fautes, rencontre une religion qui sub-

stitue au tête-à-tête avec Dieu le confessionnal et la pénitence légale.

Mes frères, le mal est grand, la plaie d'Israël est profonde. O Éternel, guéris-nous, et nous serons guéris; sauve-nous, et nous serons sauvés!

---